

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

10^{ME} ANNÉE, No 483.—SAMEDI, 5 AOUT 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE PRINCE DUONG-SCHACK



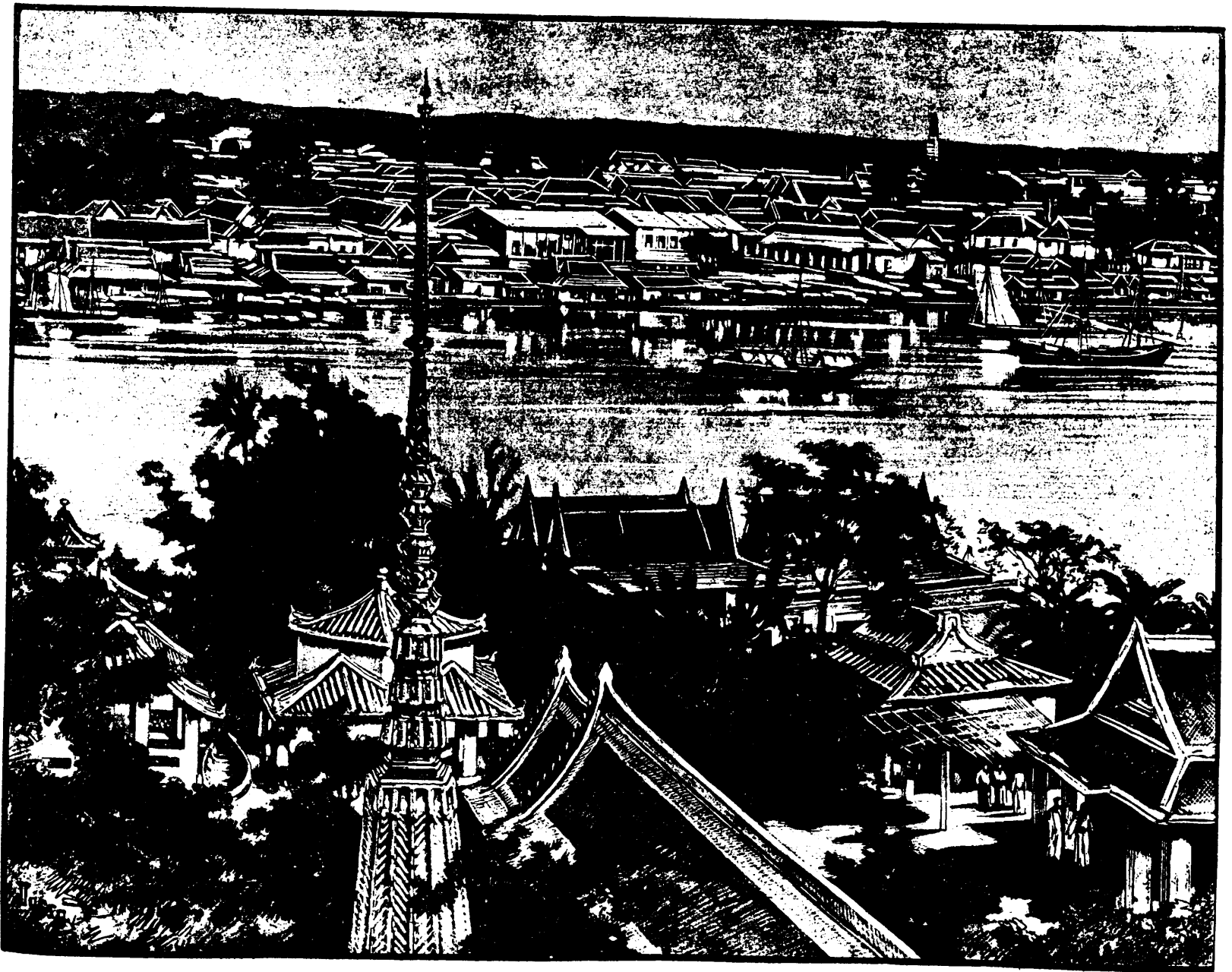
L'AMIRAL HUMANN



M. GROSGURIN



M. JACQUEMAS, ministre et cons. du roi de Siam



LES AFFAIRES DE SIAM. — VUE DE BANGKOK

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 5 AOUT 1893

SOMMAIRE

TEXTE. — Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Carnet du *Monde Illustré*, par Jules Saint-Elme. — Chronique artistique, par Dufresne. — Poésie : Bohémiennes, par Miss E. Ehrstone. — Amitié de femme, par Brin d'Herbe. — Une émeute à Paris. — Les fêtes de Varennes (avec gravures), par J. St-E. — Le commis voyageur, par X. — Le duc d'Uzès (avec gravure). — La catastrophe du *Victoria*. — La femme, par Donoso Cortès. — Dramas et scènes de mœurs : les noyeurs du Ganges, par Daniel Arnauld. — Carnet de la cuisine. — Notes et faits : Devoirs des enfants ; La porte Kent ; La barbe, Etc., etc., par Le Chercheur. — Nouvelles à la main. — Feuilletons : Les deux mariages de Cécile, par V. Vattier d'Ambroyse ; Les mangeurs de feu, par Louis Jacolliot. — Charades ; Enigmes ; Problèmes d'échecs et de dames.

GRAVURES. — Les affaires de Siam : Portraits : Le prince Duong-Schack ; L'amiral Humann ; M. Groscurin ; M. Jacquesmains, ministre et conseiller du roi de Siam ; Vue de Bangkok. — Une émeute à Paris : Une barricade dans la nuit du 7 juillet. — La catastrophe du *Victoria* : La collision avec le *Camperdown*. — Les fêtes de Varennes : Intérieur de la nouvelle église ; Le presbytère ; L'hospice Lajemmerais ; Le collège commercial ; L'ancienne église ; Le sanctuaire de Sainte-Anne. — Gravure du feuillet.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

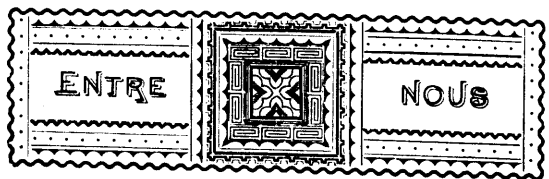
Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT-DIXIÈME TIRAGE

Le cent-dixième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JUILLET), aura lieu samedi, le 5 AOUT, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, no 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment invité à y assister.



Encore à vous — Toujours à moi !
— Non pas ! — C'est vrai, roi contre roi !
Bataille, sire ! — Eh bien, bataille.

C. DELAVIGNE.

On n'entend que rumeurs sinistres, bruits de guerre, et, si l'on en croyait certains journaux, la terre serait sur le point d'être bouleversée.

Tout cela a commencé bien loin d'ici, dans un petit coin de terre du royaume de Siam, là-bas, en Asie, où la France avait des réclamations à faire. Ce n'était rien au début, mais les journalistes ont si bien taillé leurs plumes et s'en sont si gaillardement servis, que leurs pacifiques lecteurs se sont emballés à leur tour et ont cru que c'était arrivé. Il n'est rien arrivé du tout.

La France a enlevé quelques forts aux Siamois, il est probable qu'elle bombardera leur capitale s'ils ne s'inclinent pas bien vite devant le drapeau tricolore, mais les menaces des journaux anglais ne l'émeuvent même pas.

N'a-t-on pas entendu la même chanson, il y a quelques années, à propos de la Tunisie, aujourd'hui possession anglaise ?

* * * Mais le zèle maladroit de quelques énergumènes ne produit aucun effet, et le gouvernement anglais, plus prudent et plus sage que ses pseudo-défenseurs, a compris la question.

Le microbe de la discorde fait des ravages incroyables dans la cervelle des journalistes de Londres et autres lieux britanniques.

Contenu longtemps, pendant les mois de neige et de pluie, le dit microbe se reproduit dans des proportions invraisemblables aussitôt que vient la canicule, et ceux qui le logent inconsciemment, à court de nouvelles, s'empressent de demander la guerre contre la France, en savourant un *cock-tail* ou un *grog au gin*.

La guerre ! on va déclarer la guerre et la France va se mettre aux pieds d'Albion !

Rien de plus simple en théorie, mais de là à la mise en œuvre, il y a loin, et le mal est que ces brigands de Français ne daignent même pas tourner la tête pour voir d'où viennent ces clameurs.

* * * Fatigués de crier en vain, les Anglais ont pris le parti de se battre entre eux.

La scène qui s'est passée, en effet, le 27 juillet, à la Chambre des Communes de Londres, est quelque chose d'indescriptible.

A propos de je ne sais quelle question, les honorables députés se sont levés en criant comme des possédés et — adieu la guerre avec la France ! — précipités les uns sur les autres à coups de pied, à coup de poing, en s'insultant et en s'injuriant.

Ah ! si la même chose s'était passée en France ! quel tapage on aurait fait dans la presse de tous les pays !

Après la bataille, les députés éreintés, abimés, d'aucuns ayant les yeux au beurre noir, disent les dépêches anglaises, reprirent leurs sièges et continuèrent à délibérer tant bien que mal.

Où allons-nous, grand Dieu, où allons-nous, si on voit de pareilles choses en Angleterre ?

Quant à nous, qui avons du sang français dans les veines et qui, par conséquent, sommes plus froids et plus calmes que ces têtes chaudes, nous ne leur jetterons pas la pierre, nous contentant de tout mettre sur le compte de la canicule.

* * * N'est-ce pas encore au passif de la chaleur qu'il faut mettre le suicide d'un sergent de dragons, à Québec, le second depuis trois mois, ce qui est énorme pour la garnison minuscule du Gibraltar canadien ?

Ce sergent, un Anglais d'Angleterre, s'ennuyait ici, il avait la nostalgie des brouillards de son pays, et, comme Mignon, regrettait sa patrie.

Il n'était pas poète, le dragon, et c'est grand dommage, car, au lieu de se tuer, il aurait probablement tué son ennui en composant quelque jolie chose comme le :

Connais-tu le pays où fleurit l'orange ?

Mais, il est possible aussi, qu'ayant entendu parler de la discussion Fréchette-Chapman, il ait craint de passer pour plagiaire et qu'il préférât mourir en silence.

* * * A moins d'être Allemand, je ne comprends pas qu'un soldat se tue.

Les Allemands, eux, sont si maltraités, si malheureux de vivre sous un régime de fer, que l'on peut admettre à la rigueur qu'ils préfèrent s'en aller en congé illimité dans l'autre monde, mais les mêmes raisons n'existent pas ailleurs.

Un homme, en se faisant soldat, en endossant l'uniforme, prend l'engagement de tuer les autres, les ennemis, pour protéger et défendre son pays, et il est évident qu'il forfait à sa parole en faisant l'ouvrage de ces ennemis, c'est-à-dire en tuant un soldat de sa patrie.

Mais les artilleurs et les dragons de Québec ne semblent pas raisonner ainsi.

* * * Ces braves miliciens réguliers sont peut-être conduits au suicide par excès de bien-être, par pléthore de *far-niente*.

Bien payés, bien nourris, bien traités, bien habillés, ces soldats, quand vous les rencontrez dans les rues, raides, dodus, remplis, ronds, gras, roses, cambrés, semblent avoir conquis le monde et ignorer que César était maigre à Pharsale, et Napoléon maigrillot aux Pyramides.

Ils ont de bons officiers qui ferment les yeux sur leurs fredaines, les jolies filles leur sourient, l'avenir n'existe pas pour eux, le présent leur est doux, enfin ils sont le bonheur vivant, comment voulez-vous qu'ils ne se dégoutent pas à la fin de cette quiétude trop parfaite.

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

a dit Boileau, et vraiment il n'avait pas tort, car on le constate tous les jours.

* * * Vous souvenez-vous d'une petite pièce : *Un mari dans du coton* ?

C'est un mari trop heureux. Sa femme, d'une humeur désespérément égale, est aux petits soins pour lui ; jamais un mouvement de mauvais humeur, pas la moindre discussion, toujours souriante, bref, une femme comme on n'en voit pas, et c'est justement ce qui fait le malheur de celui qui a le bonheur de la posséder.

Il se plaint amèrement et voici que la chose arrive aux oreilles de la jeune femme qui s'était bien aperçu que son mari maigrissait, s'ennuyait.

— Ah ! tu veux des émotions, mon ami, ah ! la vie tranquille te déplaît, eh bien ! on va t'en donner des émotions, on va te faire une vie un peu agitée ! !

Et voici que madame change du tout au tout. Elle veut du mouvement, des soirées ; elle fait des scènes à la cuisinière, à ses amies, à son mari ; la maison n'est plus tenable.

Et voilà que le mari se prend à regretter le bon temps où il était si malheureux et qu'il supplie sa femme de se calmer.

On s'explique, les époux s'embrassent et le jeune ménage n'en est que plus heureux.

Eh bien ! nos miliciens réguliers sont un peu des soldats dans du coton. Il faudrait les faire remuer davantage, leur procurer des émotions, diminuer leur bonheur immuable et peut-être se tueraient-ils un peu moins.

Dans tous les cas, il n'en coûterait guère d'essayer.

* * * Ce qui coûterait plus serait d'accéder au désir exprimé par un noble espagnol, le marquis de Barbadlès.

Ce marquis, frère du duc de Veragua, le descendant de Christophe Colomb qui vient d'être si bien reçu aux Etats-Unis, a dit à un journaliste qu'on devrait lui donner une part de la souscription ouverte en faveur du duc de Veragua, attendu, dit-il, qu'il est plus pauvre que son frère.

Les journaux américains commencent à s'alarmer à la pensée de faire des rentes à tous les descendants de Colomb.

Voilà ce que c'est que de faire une sottise, on commence par une et bientôt on est entraîné à en faire d'autres.

Il était bien plus simple de dire à ces deux Espagnols d'imiter leur aïeul et de travailler comme lui. On ne peut pas leur conseiller de découvrir un nouveau monde, mais il ne serait pas inutile de leur rappeler que Colomb n'a pas débuté par là, et que, s'il n'avait pas si bien su son métier de marin, il n'aurait certainement jamais abordé à l'île San Salvador.

Je refuse l'aumône au marquis de Barbadlès.

* * * J'ai parlé bataille au commencement, mais n'est-ce pas toujours bataille dans la vie, aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui ?

Il y a quelques jours, *Le World*, de New-York, recevait l'annonce suivante, avec prière de publier :
 " J'ai vingt-sept ans, cinq pieds neuf pouces, je pèse 138 livres, sain sous tous les rapports, et suis à vendre à quiconque s'engagera à payer, chaque semaine, une somme raisonnable à ma mère, que je ne puis plus faire vivre ; l'acheteur, de son côté, pourra faire de moi ce qu'il voudra ; je lui appartiendrai corps et âme. J'ai essayé de tous les métiers, je ne trouve pas de travail et je n'agis ainsi que pour sauver ma mère. Je ferai un bon et fidèle esclave, et je n'ai cure de ce qu'il peut m'arriver tant que l'on aura soin de ma mère."

Un reporter se transporta à l'adresse donnée et trouve en effet, une vieille femme infirme et un jeune homme, dans le dénûment le plus complet.

Le World ne dit malheureusement pas ce l'on a fait de cette misère digne et vraie, mais j'espère que la charité publique a dû s'émouvoir.

Ne croyez-vous pas que ce pauvre diable ait plus de droits à une souscription que le marquis Barbadlès, qui n'a que quelques millions de dollars de revenus ?

* * Une bonne réflexion de la part d'un Anglais.

Un ancien capitaine au long cours, placé depuis longtemps dans l'administration de la marine, reçut dernièrement de ses chefs une note l'informant qu'il allait être mis à la retraite, vu son grand âge, plus de quatre-vingts ans.

Le vieux loup de mer, qui a encore bon pied, bon œil, prit sa meilleure plume, écrivit à M. Gladstone, lui exposa sa situation et termina par ces mots :

Si un homme de quatre vingt-trois ans peut être premier ministre d'un grand empire, pourquoi un vieillard du même âge ne pourrait-il pas diriger un petit bureau de l'administration de la marine ?

Le premier ministre, touché de cette réflexion pleine de bon sens, s'intéressa à l'affaire et fit maintenir le vieil employé à son poste.

Mieux vaut toujours s'adresser à Dieu qu'à ses saints.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

C'est avec plaisir que LE MONDE ILLUSTRÉ s'associe aux autres journalistes de cette ville, pour féliciter l'hon. M. Ouimet sur son esprit de justice dans l'exercice du patronage de son département. *Le Herald* nous disait, il y a quelques jours, que le département des Travaux Publics avait placé M. Bergevin, l'ancien député du comté de Beauharis, à une position importante sur la rivière Châteauguay, et voici que *La Presse* annonce que l'honorable ministre n'attend que l'achèvement de l'édifice que le gouvernement fait construire à Saint-Hyacinthe pour y placer un ancien éditeur de journal, comme gardien des bureaux publics, qui doivent y être installés sous peu. Il est juste de remarquer que Sa Grandeur l'évêque de Saint-Hyacinthe, par une lettre dernièrement adressée à l'hon. M. Ouimet, recommande très fortement cette dernière nomination.

* *

Nous avons déjà mentionné à nos lecteurs, avec toute l'estime qu'elles nous inspirent, les nombreuses et tant intéressantes publications de "La Maison de la bonne Presse," 8, rue François Ier, à Paris.

Il en est une, cependant, au point de vue des lettrés et des savants, qui se distingue parmi toutes les autres, par la science profonde et le bon goût de sa rédaction ; ce qui ne l'empêche pas d'être présentée dans des formes bien populaires et à un prix relativement fort modique.

Nous voulons parler du *Cosmos*, grande revue de science catholique, en tous points digne de cette mention spéciale.

De tout cœur nous la recommandons à nos amis qui désireraient se procurer un recueil hebdomadaire dans le genre, très complet et à bon marché.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—J.-O L., Montréal.—Accepté, cette fois. L'article passera selon que voulu, dans un prochain numéro.

M. B. Ch., Mattava.—Reçu en bon ordre, votre envoi de vues photographiques. Magnifique collection, dont LE MONDE ILLUSTRÉ aura grand plaisir à enrichir ses pages.

* *

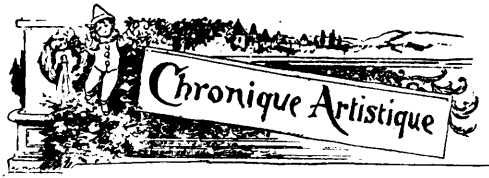
LE MONDE ILLUSTRÉ, qui ne se désintéresse jamais des grands événements internationaux ; consacre cette fois-ci, toute sa page de frontispice aux affaires franco-siamoises.

Un incident de cette campagne, déjà commencée, nous intéresse spécialement.

On a annoncé que la légion étrangère allait être envoyée au Siam par le gouvernement. Or, nous n'oublions pas que nous comptons des compatriotes dans ce corps d'armée guerroyant sous les drapeaux de la France. Le jeune De Montigny, le fils de son honneur le recorder, est l'un de ces braves volontaires.

Il lui sera donné d'aller s'illustrer sur les rives lointaines du Mékong. Puisse-t-il en revenir avec la vie sauve et toute la gloire d'une heureuse expédition !

JULES SAINT-ELME.



A compagnie de Tyrone Power obtient beaucoup de succès au Queen's depuis quelques semaines.

C'est, sans contredit, une des meilleures compagnies de comédiens que nous ayons eu le plaisir d'entendre depuis quelques années. Les acteurs et actrices qui composent cette troupe sont, pour la plupart, très forts ; quant à ceux qui tiennent les premiers rôles ce sont des artistes hors ligne.

M. Tyrone Power est parfait dans tous ses rôles, mais c'est surtout dans *The Texan* qu'il mérite des applaudissements.

Les premiers rôles de femmes sont tenus avec un grand succès par Mlle Edith Crane. Il y a en elle un... je ne sais quoi qui attire la sympathie de tout le monde, principalement des hommes.

Le répertoire est excellent et se compose de comédiens du plus haut mérite : *The Texan*, *The two Roses*, *Betsey*, *Moths*, *Lady Audley's Secret*, ont déjà été jouées et ont obtenu les applaudissements du public montréalais.

Outre M. Tyrone Power et Mlle Edith Crane, mentionnés plus haut, MM. Lurledale Power, Ernest Elton, William Hanbury, Edward Emery et Mlle Marie Hillyn, méritent mention spéciale.

M. Anderson, le spirituel gérant du Queen, mérite d'être félicité de nous donner des troupes telles que la "New-York Comedy Co." l'année dernière, et celle de Tyrone Power, cette année. Espérons qu'il continuera à se tenir à la hauteur de sa position comme le gérant du théâtre le plus chic de Montréal.

* *

Un soir de gala chez Delphine Gay—Mme de Girardin—Théophile Gauthier raconta que, chargé d'écrire des vers pour l'anniversaire de Corneille, qui s'approchait, il était à court de sujet, ne trouvant rien dans sa tête qui lui plût.

—Pourquoi, lui dit Victor Hugo, ne prendriez-vous pas l'auteur du "Cid," faisant raccommo-der ses souliers ?

Gauthier, ravi, composa dans la même nuit le petit poème suivant :

Par une rue étroite, au cœur du vieux Paris,
 Au milieu des passants, du tumulte et des cris,
 La tête dans le ciel et le pied dans la fange,
 Cheminait à pas lents une figure étrange ;
 C'était un grand vieillard, sévèrement drapé,
 Noble et saint de misère, en son manteau râpé,
 Son œil d'aigle, son front argenté vers les temples,
 Rappelaient les fiertés des plus mâles estampes,
 Et l'on eût dit, à voir ce masque souverain,
 Une tête romaine à frapper en airain.
 Chaque pli de sa joue austèrement creusée
 Semblait continuer un sillon de pensée,
 Et dans son regard noir, qu'éteint un sombre ennui,
 On scrutait que l'éclair autrefois avait lui.
 Le vieillard s'arrêta dans une pauvre échoppe.
 Le Roi-Soleil alors illuminait l'Europe,
 Et les peuples baissaient leurs regards éblouis
 Devant cet Apollon qui s'appelait Louis.
 A le chanter Boileau passait ses doctes veilles.
 Pour le loger, Mansart entassait ses merveilles ;
 Au coin d'un carrefour, auprès d'un savetier,
 Pied nu, le grand Corneille attendait son soulier ;
 Sur la poussière d'or de sa terre bénie,
 Homère sans chausure, au chemin d'Ionie
 Pouvait marcher encore avec l'antiquité,
 Beau comme un marbre grec par Phidias sculpté.
 Mais Homère à Paris, sans crainte du scandale,
 Un jour de pluie eût fait recoudre sa sandale.
 Ainsi faisait l'auteur d'*Horace* et de *Cinna*,
 Celui que de ses mains la Muse couronna,
 Le fier dessinateur, Michel Ange du drame,
 Qui peignit les Romains si grands,—d'après son âme ?
 O pauvreté sublime ! ô sacré dénûment,
 Par ce cœur héroïque accepté seulement !
 Louis, ce vil détail que le bon goût dédaigne,
 Ce soulier recousu me gêne tout ton règne.
 A ton siècle vanté, de lui-même amoureux,
 Je ne pardonne pas Corneille malheureux ;
 Ton dais fleurdelisé cache mal cette échoppe.
 De la pourpre, où ton faste à grands plis s'enveloppe,
 Je voudrais prendre un pan pour Corneille vieilli,
 S'éteignant loin des cours dans l'ombre et dans l'oubli.
 Sur le rayonnement de toute ton histoire,
 Sur l'or de tes soleils, c'est une tache noire,
 O roi ! d'avoir laissé, toi qu'ils ont peint si beau,
 Corneille sans souliers, Molière sans tombeau.
 Mais pourquoi s'indigner ? Que viennent les années,
 L'équilibre se fait entre ses destinées :
 Le roi rentre dans l'ombre et le poète en sort,
 Et chacun à sa place est remis par la mort.
 Pour courtisans, Versailles a gardé ses statues,
 Les adulations et les eaux se sont tues :
 Versailles est la Palmyre où dort la royauté.
 Qui des deux survivra, génie ou majesté ?
 L'aube monte pour l'un, le soir descend sur l'autre.
 Le spectre de Louis aux jardins de Le Nôtre
 Erre seul, et Corneille, éternel comme un dieu,
 Toujours sur son autel voit reluire le feu,
 Que font briller plus vif à ses fêtes natales,
 Les générations, immortelles vestales !
 Quand en poudre est tombé le diadème d'or,
 Son vivace laurier pousse et verdit encor ;
 Dans la postérité, perspective inconnue,
 Le poète grandit et le roi diminue !

* *

Il est rumeur que l'ancienne direction de l'Académie de Musique doit se retirer des affaires et qu'une autre compagnie est en voie de formation pour prendre la direction de ce théâtre.

Il est à regretter qu'il en soit ainsi, car depuis que M. Thomas est le directeur-gérant de l'Académie, nous n'avons eu qu'à nous louer des efforts qu'il a faits pour rendre ce théâtre le meilleur de Montréal.

Pour ma part, j'espère que cette rumeur est fautive, et que M. Thomas continuera comme par le passé à avoir en main la direction de l'Académie de Musique.

Il semble que l'on ait toujours connu la femme qu'on aime.—A. CHENNEVIÈRE.

Nul homme ne sait, comme la femme, s'associer au bonheur d'un ami ou à son deuil, alléger sa douleur ou compléter sa joie en les partageant.—XAVIER MARMIER.

BOHÉMIENNES

CHANSON

Pour vous toutes, vives compagnes,
Tziganes des monts, zingaras,
Que vous arriviez des campagnes,
Du Nord, d'Égypte et des Sierras,
Votre patrie est la Bohême
A l'aube immense, au ciel de feu,
Où votre cœur, ce grand poème,
Prend son essor au pays bleu !

Chantez ! riez, gitanes frêles !
La gaité passe, épiez-la ;
Jetez vos âmes sur ses ailes !
Pourquoi cherchez-vous au-delà ?....

Dancez, joyeuses orphelines !
Chantez vos sauvages refrains
Aux murmures des mandolines,
Aux sous grêles des tambourins !
Votre pied nerveux, frappant l'herbe,
Marque les fréquents allegros,
Fuit, tourbillonne et groupe en gerbe
Valse, ballets ou boléros !

Vous marchez à travers la vie
Sans prévoir le froid lendemain,
Ayant, libres de toutes envies,
Pour domaine le grand chemin ;
Une brise plie et relève
Vos esprits en leur floraison
Pleins de la frémissante sève
Qui parle d'un autre horizon.

Vous êtes sœurs de vos errantes,
Semblables sont tous vos destins,
O jeunes filles ! ignorantes
De l'énigme des jours lointains !
Comme elles, si le vent d'aurore
Vous froisse, il vous fait rajeunir,
Plus ardentes à croire encore
Vos rêves d'or sur l'avenir !

Chantez, riez, gitanes frêles !
La gaité passe, épiez-la,
Jetez vos âmes sur ses ailes !
Pourquoi cherchez-vous au-delà ?....

Paris, 1893.

AMITIÉ DE FEMME

A DENIS RUTHBAN



H ! les hommes, les hommes !!!
Fiez-vous donc à eux ! Fiez-vous
donc à ce qu'ils disent ! Fiez-vous
donc à ce qu'ils pensent ! Ils professent
la plus grande indifférence pour
une chose, et, l'instant d'après
ils ont pour cette chose un
véritable culte, ils en par-

lent avec le plus grand enthousiasme.
Voilà que Denis Ruthban, après avoir traité de
caprice et de fantaisie l'amitié de la femme, élève
maintenant cette amitié à des hauteurs.... ah !
des hauteurs, auxquelles jamais un *brin d'herbe*
n'aurait cru pouvoir atteindre.

Les méchants coups de plume de Denis Ruthban
se sont transformés en véritables coups d'aile qui
nous ont emportés en plein azur, dans des rayons
d'éblouissante lumière.

O amitié de femme ! étoile radieuse, parfum dé-
licieux, douce harmonie des âmes, espoir et joie de
la vie, qui donc a dit que tu n'étais rien ?... Mais,
au contraire, tu es tout ! Tu illumines les jours
sombres, tu fais trouver les larmes moins amères,
tu es le baume qui calme les souffrances, tu es le
chant qui berce et endort les douleurs, tu es, enfin,
le charme de l'existence.

Eh bien ! Denis Ruthban, je vous félicite, mon
ami ; cette fois vous avez raison et je suis com-
plètement de votre avis. Vous comprenez qu'il
est infiniment plus agréable d'être toutes ces belles
choses que de n'être rien du tout.

Il faut avouer que vous avez une façon char-
mante d'admettre vos torts, et vous mettez à les

réparer tant de bonne grâce, d'esprit et de géné-
rosité que vraiment il serait difficile de ne pas
vous tendre la main, en signe de paix et de récon-
ciliation. Je suis sûr que pas un seul cœur de
femme ne vous gardera rancune.

Pour ma part, je suis très contente, très satis-
faite de vous. Si votre plume est quelquefois pi-
quante, elle a aussi, quand elle le veut, des dou-
ceurs infinies.... des mots qui sont de véritables
caresses.... et, une caresse après une égratignure,
cela vous a un charme !

Dans un moment de colère, Denis Ruthban, j'ai
dit que jamais plus je ne lirais avec plaisir quel-
que chose signé de votre nom.... Ce n'est pas
vrai du tout, vous savez ; votre dernier article a
fait mes délices !

Il y a peut-être des gens qui vont trouver que
je change d'idée un peu vite, moi aussi.... Mais,
le moyen de ne pas lire avec plaisir les jolies choses
que vous avez écrites et que vous avez pensées
cette fois, j'en suis sûre—votre plume a un petit
ton sincère qu'elle n'avait pas il y a quelques se-
maines—je me doutais bien qu'il y avait plus de
malice que de vérité dans ce que vous avez dit
alors sur nos amitiés, et j'imaginai bien que vous
finiriez par reconnaître et abandonner vos erreurs.

Voyez-vous, il n'y a rien comme la sincérité. Je
veux bien croire qu'il y a parfois du plaisir à dire
des méchancetés. Une fine malice, une spirituelle
raillerie peuvent, sans doute, procurer d'agréables
jouissances.... mais cela vous exposera à des en-
nuis, à des rétractations, à des réparations qui
parfois coûtent un peu.... Il est vrai que quand
on s'en tire comme vous, on peut bien se permettre
de ne pas toujours penser ce que l'on dit... Savez-
vous, monsieur, qu'il serait presque à souhaiter
que vous eussiez souvent tort.

Vous me dites de si aimables choses que je ne
sais trop comment vous en remercier. Un *brin
d'herbe*, vous comprenez, ça n'est pas habitué aux
compliments. Aussi, je vous avoue que les vôtres
m'embarrassent un peu, je ne sais pas où les
mettre. Un *brin d'herbe*.... mais ça n'a pas
n'a pas d'autre mérite que de pousser partout et
malgré tout. Le vent, la pluie, le soleil, l'ombre,
la tempête, tout cela, ce n'est rien pour un *brin
d'herbe*.... mais un compliment, une louange, ne
pensez-vous pas que c'est un bagage un peu lourd
pour une plante aussi frêle ?

Cependant, il faut bien que je l'avoue, je suis
fière de mon succès. Pensez donc ! vous m'avez
dit que j'avais contribué un peu à votre conver-
sion. Voilà de quoi me remplir d'orgueil pour le
reste de mes jours.... car, si *brin d'herbe* que je
suis, pareille victoire ne peut pas me laisser indiffé-
rente.

Puisque vous voulez bien croire que mon amitié
vaut quelque chose, je vous l'offre de tout cœur.
Vous êtes un ennemi loyal, un adversaire char-
mant.... quel incomparable ami vous devez faire !

Je vous sais gré de m'avoir dit de quoi se com-
pose la haine d'un homme : " D'un peu d'orgueil,
comme l'amour de beaucoup de gens." Donc, l'a-
mour de beaucoup de gens ne vaut guère mieux
que la haine de certains hommes.... Eh bien ! ça
se peut ! je crois même que c'est très vrai. Aussi,
ce terrible orgueil, il se glisse partout. Croiriez-
vous qu'il y en a même dans le pacte d'amitié que
je vous propose.

Un *brin d'herbe* ami de Denis Ruthban ! pen-
sez donc ! Dès que cette nouvelle-là va courir les
champs, vous allez voir un frisson d'orgueil secouer
tous les brins d'herbe.

Merci, et merci encore ! Je vais maintenant re-
gagner mon humble petit coin. Je ne regrette
pas d'être intervenue pour défendre l'amitié de la
femme : le succès a dépassé mes espérances.

Je n'oublierai jamais les belles et douces choses
que représente pour vous cette amitié. Je les en-
tendrai, ces choses, dans le murmure du vent qui
me berce, dans les doux mots que se chantent les
oiseaux. Je les verrai dans la goutte de rosée qui
tombe pour rafraîchir une fleur, dans le chaud
rayon qui l'enveloppe de sa lumière. Je les verrai,
le soir, dans la douce étoile qui tendrement veille
là-haut quand je m'endors.

BRIN D'HERBE.

UNE EMEUTE A PARIS

(Voir gravure)

Nos lecteurs savent quel a été le point de dé-
part de l'agitation sanglante qui vient de tran-
former tout un quartier de Paris en un véritable
champ de bataille, mettant aux prises la force
armée avec les étudiants, renforcés bientôt, malgré
eux, de tous les éléments révolutionnaires que
compte la capitale.

Le monôme qui a eu lieu le 1er juillet, au quar-
tier latin, pour protester contre la condamnation
des organisateurs du bal des Quat'Z'Arts, a occa-
sionné la mort d'un jeune homme, M. Nuger, qui,
au cours de la bagarre sur la terrasse de la brasserie
d'Harcourt entre les étudiants et les agents de
4e brigade centrale, fut frappé à la tempe.

C'est le mardi que se sont produits les événe-
ments les plus graves et les bagarres les plus san-
glantes. On sait que le cadavre de l'infortuné
Nuger avait été transporté, aux fins d'autopsie, à
l'hôpital de la Charité. La veille déjà, on avait
annoncé que le corps de Nuger allait être expédié
clandestinement à Clermont Ferrand. Une délégation
d'étudiants et de manifestants s'était ren-
due alors à l'hôpital de la Charité, et avait obtenu
du directeur, M. Gillet, de défilé devant le cer-
cueil, sur lequel bientôt bouquets et immortelles
s'amoncélèrent.

Le lendemain, le même bruit ayant couru, une
nouvelle délégation se rend auprès de M. Gillet, et
une foule énorme se presse aux abords de l'hôpital.
Les agents du quartier ont quelque peine à main-
tenir l'ordre.

Mais bientôt un cri s'élève : " La garde ! la
garde ! " En effet, on aperçoit un peloton de gardes
municipaux. Les étudiants qui forment un demi-
cercle devant la grille, et qui s'unissent les uns aux
autres en maintenant à deux mains leurs cannes
jointes bouts à bouts, veulent s'opposer à l'arrivée
des gardes. Mais à leur tête, le maréchal des logis
chef va toujours, de sa main gantée de blanc, il
fait signe à la foule de se retirer. Les agents
prêtent main forte aux municipaux et parviennent
à dégager quelque peu les abords de l'hôpital.

Les étudiants gagnent alors le boulevard Saint-
Michel, après avoir laissé cinq des leurs pour veil-
ler sur le corps de leur camarade, et il ne reste
plus guère en place que des badauds, des femmes
et des enfants de quinze à dix-sept ans ; sur les
grilles de l'hôpital sont juchées plus de cent cin-
quante personnes qui attendent toujours, du haut
de leur poste d'observation, qu'un événement
vienne les distraire. A cinq heures, les agents du
6e arrondissement font descendre les curieux des
grilles, et c'est alors qu'on voit arriver, au pas
gymnastique, les coudes au corps, les agents de la
4e brigade centrale qui, commandés par un officier
de paix, font place nette et déblaient les rues Ja-
cob, des Saints-Pères et de l'Université. Ils sont
une centaine environ et chargent la foule, quel-
ques-uns le sabre au poing.

La panique est à son comble et les fuyards
cherchent à s'abriter qui dans un magasin, qui
dans l'embrasure d'une porte cochère. Une charge
de cavalerie faite par un peloton de gardes munici-
paux qui viennent, bride abattue, par la rue de
l'Université, déblaie complètement les abords de
l'hôpital dont le sol est jonché de débris de toutes
sortes : cannes, chapeaux, casquettes, ainsi que de
nombreux projectiles jetés aux agents par les infir-
miers et les personnes de l'hôpital.

Nous avons dit que de tristes scènes de dé-
sordres s'étaient produites ; c'est dans la nuit du
mardi au mercredi qu'il en a été le plus constaté.
Alors que, dans la journée, des tramways, arrêtés
par des manifestants, étaient enlevés de leurs rails,
renversés et placés en guise de barricades aux en-
trées des rues Saint-Benoit, de Seine, de Furstem-
berg, de Rennes, de l'Echaudé et du carrefour
Buci, les kiosques du voisinage étaient saccagés et
incendiés.

Devant la Faculté de Médecine, en face même
de la statue de Broca, des mains criminelles met-
tent le feu à l'omnibus Plaisance-Hôtel-de-Ville,
couché sur le flanc ; mais la police accourt. Des
agents chargent les manifestants et les font recu-

ler, et c'est vraiment un spectacle horrible et poignant que de voir s'allumer, au milieu des hurlements de la foule, ces épouvantables feux de joie que les pompes à vapeur rejoignent à toute vitesse pour les éteindre, tout en poussant dans la nuit noire leurs rugissements lugubres et monotones.

LES FETES DE VARENNES

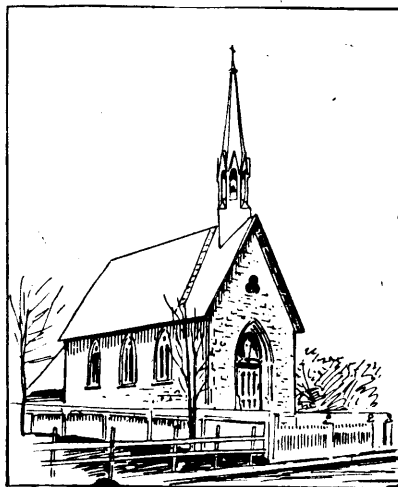
(Voir gravures)

Les fêtes de Varennes, mercredi, le 26 juillet dernier, marqueront dans les annales du Canada-français. Pas de plus excellent moyen que ces solennités nationales et religieuses pour entretenir dans les cœurs le feu sacré du patriotisme.



L'ancienne église de Varennes

Nous félicitons les citoyens de Sainte-Anne de Varennes d'avoir bien compris cette haute idée et d'avoir su lui donner une si éclatante réalisation.



Le sanctuaire de Sainte-Anne de Varennes

LE MONDE ILLUSTRÉ a voulu participer aussi à conserver le souvenir de ce beau jour. Il a choisi, cette semaine, pour sujets d'un bon nombre de ses illustrations, les portraits des monuments, anciens ou modernes, toujours chers aux fils de la paroisse de Varennes.—J. St.-E.

LE COMMIS VOYAGEUR



Vous cherchiez en vain dans les études des naturalistes les plus savants le moindre renseignement sur le commis voyageur. Et cependant l'humanité a intérêt à connaître sa nature, son caractère et ses mœurs ; car le malheureux qui tombe entre les pattes de quelque spécimen de cette espèce court les plus grands dangers. L'homme n'a pas d'ennemi plus féroce. On dit même que le commis voyageur fut la huitième plaie de l'Egypte.

Le commis voyageur est un animal de constitution étrange. Il se compose de plusieurs boîtes, très grosses, très lourdes, de couleur grisâtre, ceinturées de fer, ornées de beaucoup de clous, et dont l'aspect lugubre est rendu plus repoussant encore par les cicatrices nombreuses qui sillonnent leurs flancs ; outre ces boîtes, cette bête extraordinaire

comprend un être muni de pieds, de mains, d'un corps et d'une tête, qui en font un bipède tellement semblable à l'homme que plusieurs s'y trompent, et c'est la partie la plus pernicieuse du commis voyageur !

A certaines époques dans l'année, le commis voyageur, jusqu'alors caché au sein des grandes villes, quitte son repaire, part et s'en va à travers les campagnes, *quærens quem devoret*. Wagon de chemin de fer ou bateau à vapeur, ça lui est indifférent ; mais ses deux parties, boîtes et bipède, voyagent dans des compartiments séparés, afin de mieux dissimuler leur passage. Arrivé au lieu de sa destination, le monstre descend au meilleur hôtel, y choisit une salle spacieuse, s'y enferme, et là, dans le secret et l'ombre, tend ses filets et pièges : les boîtes s'ouvrent, et il en sort toutes sortes d'appâts : tantôt, ce sont des chapeaux si élégants que fatalement les têtes s'y fourrent ; tantôt des étoffes dont les nuances vous enivrent ; ici, ce sont des chaussures qui vous enchantent ; là, des brosses à dents dont les charmes sont irrésistibles, et d'autres choses encore. Les boîtes vides restent sans vie, et le rôle du bipède commence. Il va, il vient, il avise un honnête marchand qui, derrière son comptoir, paisible et tranquille, sans faire mal à personne, vend sa denrée, le magnétise et l'attire ; la pauvre victime se laisse conduire dans la salle où sont tendus les rêts que l'hypocrite appelle ses échantillons ; la porte se referme sur eux, et c'en est fait : l'innocente proie est bientôt entortillée dans les mouchoirs, les bretelles et les caleçons, et alors le commis voyageur fond sur elle et la dévore !

Le commis voyageur trouve ça très drôle ; et quand il est repu, une gaieté folle s'empare de lui ; il porte le tapage à son paroxysme, et l'on ne saurait dormir une lieue à la ronde.

Aucune loi n'enraye la multiplication de cette engeance perverse. Au contraire, on la protège, et, malgré les lumières du siècle, assassiner un commis voyageur est encore regardé comme un crime.

X....

LE DUC D'UZÈS

Le duc d'Uzès est mort le 20 juin à Cabinda. Tout jeune, puisqu'il avait atteint de la veille ses vingt-cinq ans, le duc d'Uzès pouvait tranquillement jouir de sa fortune à Paris.



LE DUC D'UZÈS, mort à Cabinda le 20 juin

A tout il préféra l'œuvre à accomplir. Comme tant d'autres il se dit que la mystérieuse Afrique offrait un vaste champ d'études et d'action, et accompagné de quelques Français, le lieutenant Jullien, Pottier, Riollot, et d'un certain nombre de Berbères, il arrive à Brazzaville au mois de mai 1892.

Tout d'abord le duc d'Uzès ne semblait point vouloir être autre chose qu'un parfait *globe trotter*, ami du danger qu'on ne fuit pas et dont on se rit.

Mais dès qu'il met pied sur cette terre africaine, il apprend qu'il y a quelque chose de bon et de beau à tenter dans le haut Oubangui. Un des Français, M. de Pommeyrac, a été assassiné par les Boubous, qui refusent de livrer le corps, et qui menacent la sécurité des peuplades amies de la France. Ça sent la poudre : le duc d'Uzès professe qu'il faut marcher du côté des Boubous. La route est longue et pénible. Les Berbères, pris de dysenterie, tombent comme des mouches. Lui-même est atteint d'ulcérations aux jambes. Qu'importe ? il faut arriver, coûte que coûte. Et, en effet, le but est atteint. On convient avec M. Lieutard, chef du poste le plus avancé des provinces congolaises, des dispositions à prendre. Le lieutenant Jullien prend la direction de la campagne, et en quelques jours on culbute quelques milliers de Boubous qui demandent grâce.

M. de Pommeyrac est vengé et, M. Lieutard mis en possession du crâne du malheureux Français. Enfin, grâce au duc d'Uzès et à ses amis, tout rentre dans l'ordre, et il ne reste plus qu'à poursuivre l'exploration si bien commencée.

Hélas ! le lieutenant Jullien tombe malade. Il doit rentrer à Brazzaville et de là partir pour la France. Le duc d'Uzès, très affaibli également, doit confier sa mission à M. Pottier, et prendre à son tour le chemin de la côte. Il va à Brazzaville, lui aussi, prend quelques jours de repos, puis gagne la route du Loango et songe au rapatriement par la voie portugaise. Il arrive à Cabinda. Encore un peu et l'heure sonnera de l'embarquement. Mais le duc est de plus en plus malade : il meurt d'épuisement, le 20 juin.

LA CATASTROPHE DU VICTORIA

(Voir gravure)

Ainsi que le disait l'autre jour notre chroniqueur, un des plus beaux navires de la flotte anglaise vient d'être perdu. Le sinistre a eu lieu pendant les manœuvres effectuées par l'escadre sur la côte de Syrie. Par suite d'un faux commandement, le *Victoria*, monté par le vice-amiral Tryon, a été abordé et éventré par le *Camperdown*, avec une telle violence, qu'il a coulé bas en quelques minutes, après avoir chaviré littéralement, la quille en l'air, entraînant avec lui la plus grande partie de son équipage. L'amiral et vingt-deux officiers ont péri, avec trois cents hommes environ.

La nouvelle de la catastrophe a causé en Angleterre une véritable consternation. Une réception de la reine a été contremandée, et, de toutes les nations amies, des télégrammes officiels de condoléances ont été adressés à l'amirauté britannique, confirmant ainsi les sentiments de solidarité existant entre gens de mer.

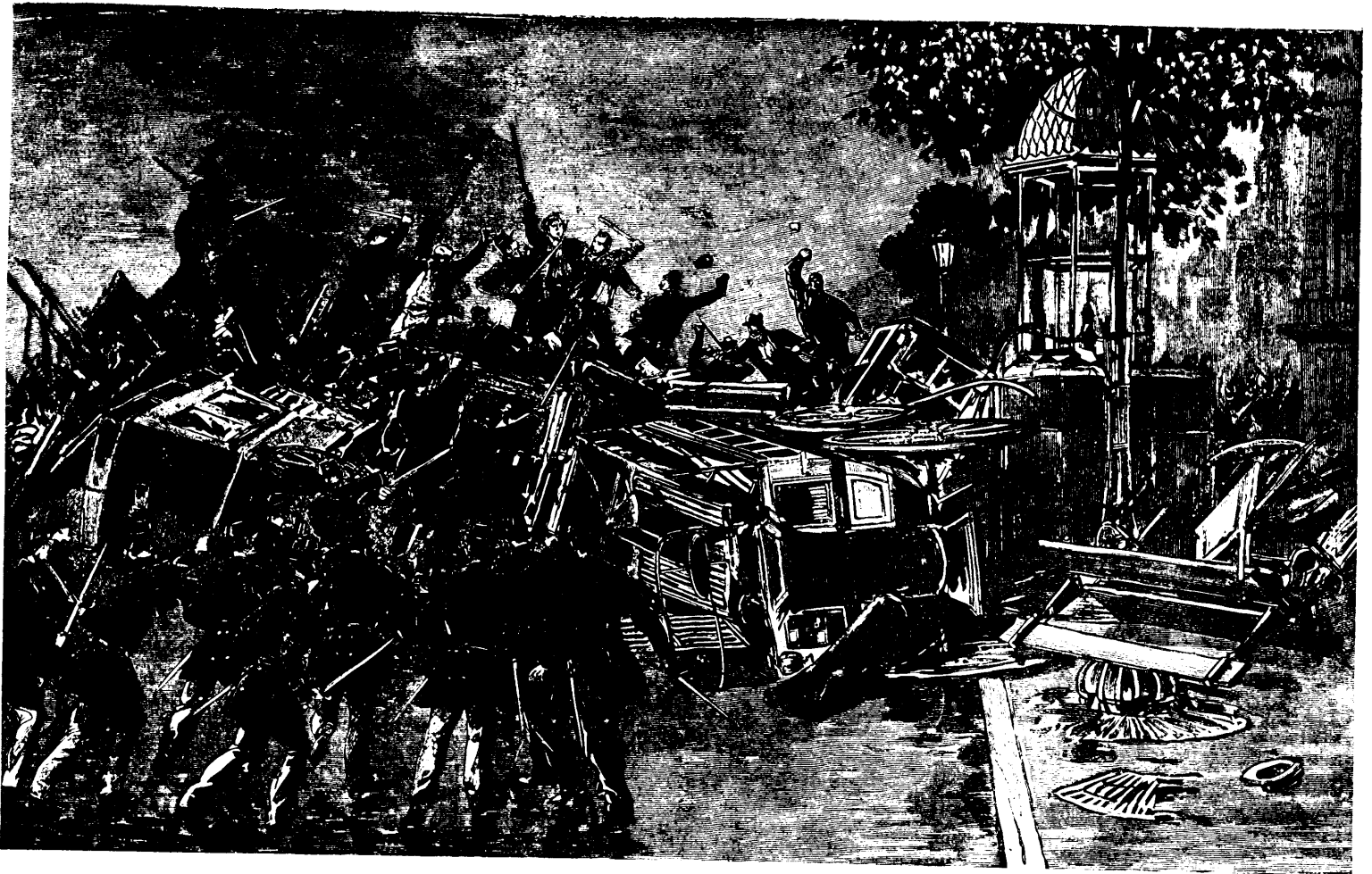
LA FEMME

Lorsque Dieu, plein d'amour pour l'homme voulut lui faire son premier don, il lui donna la femme pour semer son chemin de fleurs et illuminer son horizon. L'homme fut le seigneur et la femme l'ange du Paradis terrestre. Lorsque la femme succomba à sa faiblesse, Dieu permit que l'homme commit son premier péché afin qu'ils vécussent réunis.

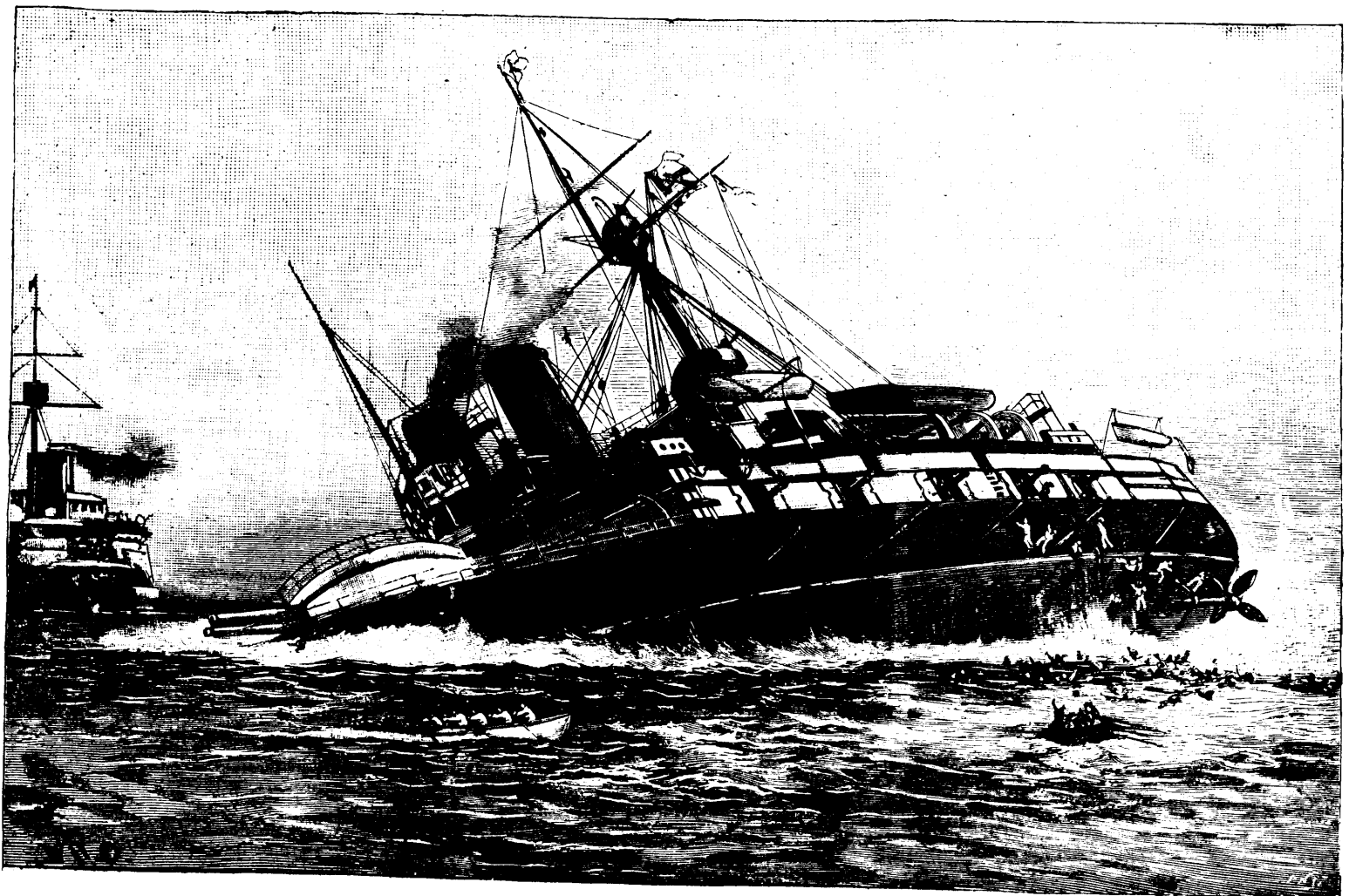
Ensemble ils sortirent de ces demeures splendides, les pieds chancelants, le cœur serré de tristesse, les yeux pleins de larmes ; ensemble ils traversèrent les jours, la main dans la main, tantôt battus par les vents et les tempêtes, tantôt doucement entraînés, par les flots paisibles.

En frappant l'homme prévaricateur de la verge de sa justice, en lui fermant la porte du jardin de délices qu'il lui avait préparé de ses propres mains, Dieu, touché de pitié, voulut que quelque chose lui rappela toujours le suave parfum de ces angéliques demeures et il lui laissa la femme, afin qu'en la voyant il pensât au Paradis.—DONOSO CORTÉS.

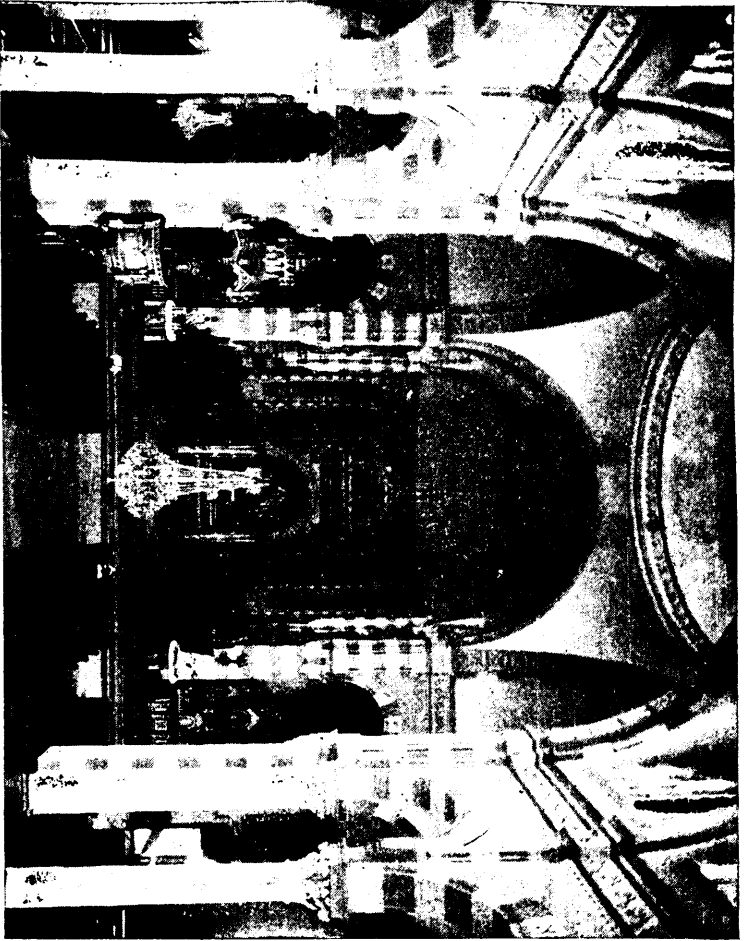
Tout jeune homme qui désire faire plaisir à sa prétendue, doit acheter un exemplaire de *l'Ami des Salons*, par Mlle Nitouche. C'est le joyeux passe-temps de la haute société. G.-A. et W. Damont, éditeurs, 1826, rue Sainte-Catherine.



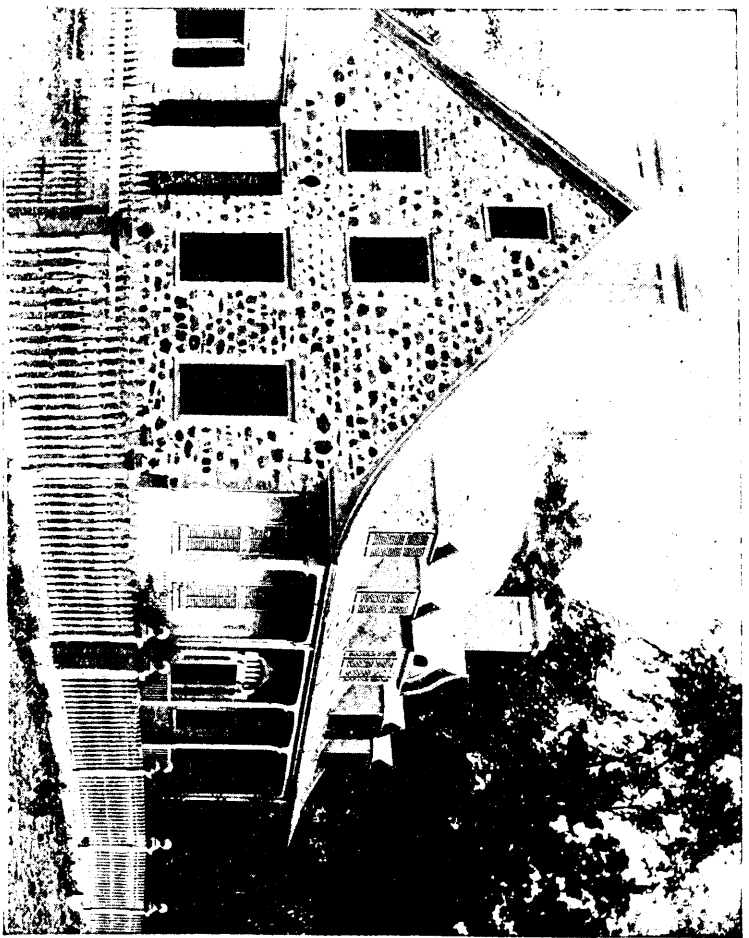
UNE EMEUTE A PARIS.—UNE BARRICADE DANS LA NUIT DU 7 JUILLET



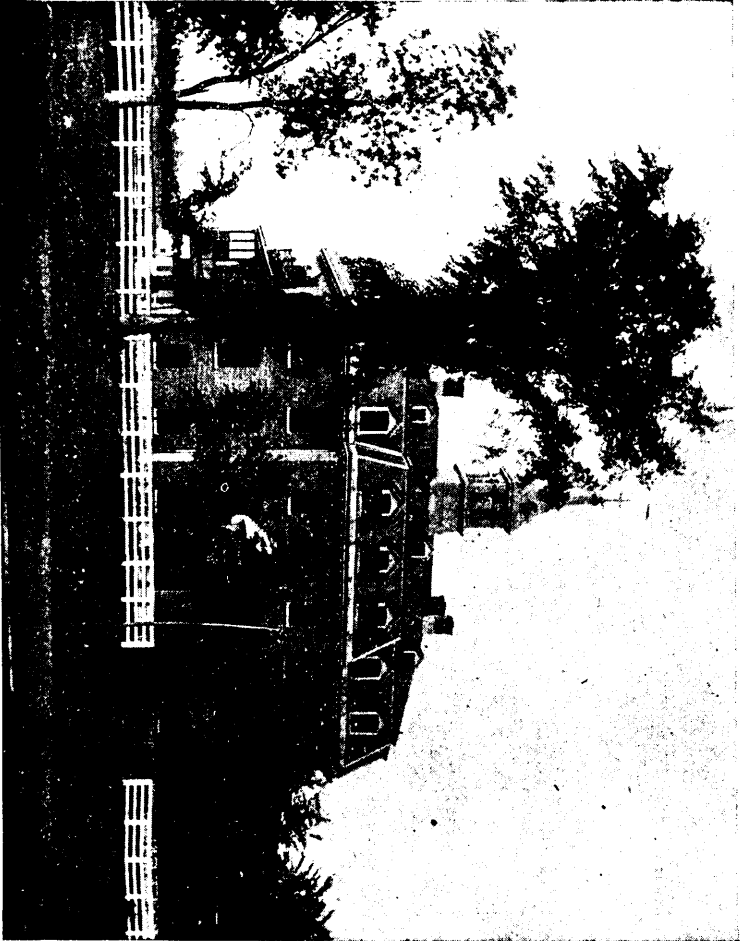
LA CATASTROPHE DU VICTORIA.—LA COLLISION AVEC LE CAMPERDOWN



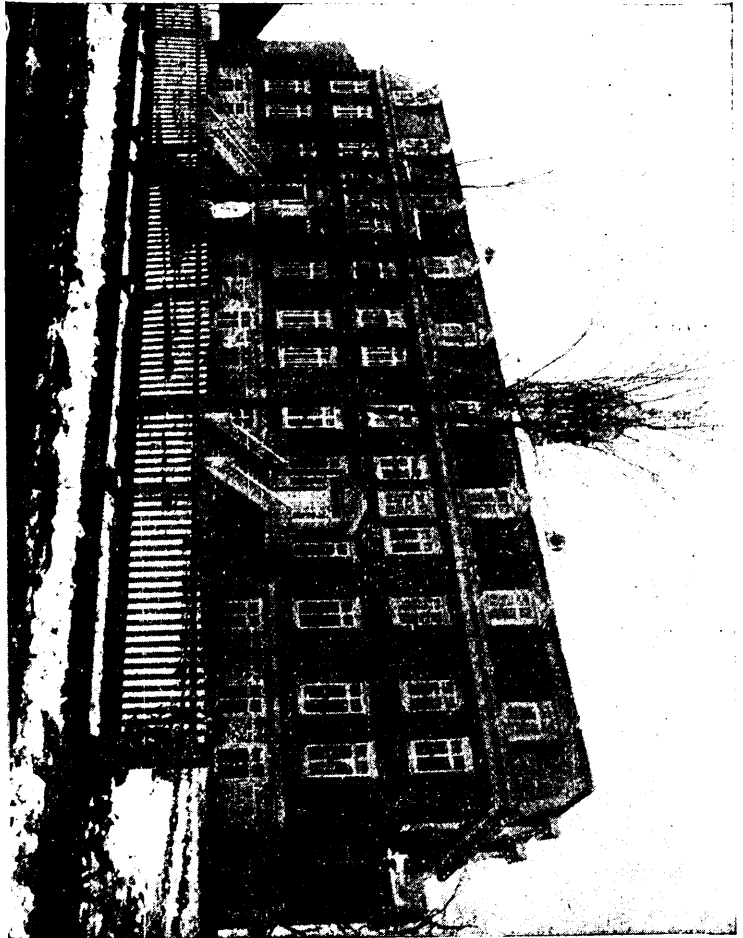
INTÉRIEUR DE LA NOUVELLE ÉGLISE



LE PRESBYTÈRE



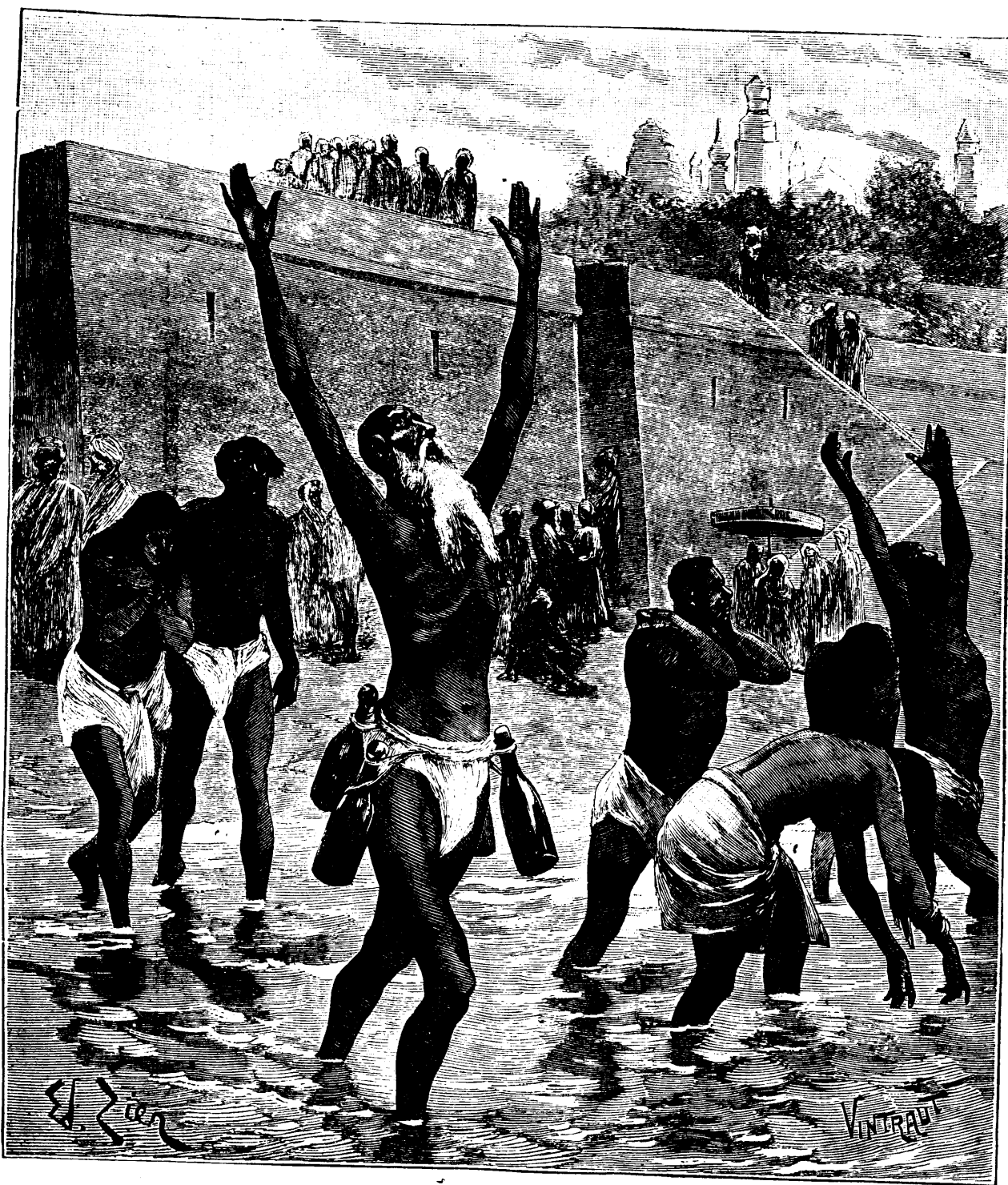
L'HOSPICE LAJEMMERAIS



LES ÉTTES DE VARENNES—Photo. Laprés

LE COLLÈGE COMMERCIAL

DRAMES ET SCENES DE MOEURS



Avec de grands gestes, il avance dans le fleuve. — Page 165, col. 1

LES NOYEURS DU GANGE



Nous sommes devant Bénarès, la ville sainte des Indous. Une multitude de dévôts habitants et de pèlerins attendent au bord du Gange le moment du lever du soleil pour se plonger aussitôt dans les eaux du fleuve sacré. Des escaliers (gaths) aux nombreux degrés, et des rampes doucement inclinées coupent de loin en loin une berge de cent pieds de hauteur, plus que suffisante pour le grossissement du volume des eaux dans la saison des pluies.

La merveilleuse cité s'étage en amphithéâtre sur le bord d'un plateau qui forme un gracieux arc de cercle, où le fleuve s'arrondit avec plus d'un kilomètre de largeur, donnant l'illusion d'une baie tranquille.

C'est, en haut, une incroyable accumulation d'édifices religieux et de palais—plus de mille pagodes, trois cents mosquées au moins—de grandes

maisons de briques à plusieurs étages et aussi d'une quantité innombrable de huttes de boue et de clayonnage.

La foule, aux vêtements multicolores, qui monte et descend le long des escaliers, qui se presse sur les derniers degrés pour accomplir les rites de la purification—non toutefois sans avoir payé une redevance de quelque menue monnaie—a les yeux fixés sur les toits, les minarets, les temples revêtus de marbres et couverts de dorures, qui surgissent au milieu des figiers banians.

Elle guette les premiers rayons du soleil qui frappera d'abord les dômes les plus élevés, les tours élégantes qui signalent les temples, et surtout les minarets de la grande mosquée d'Aureng-Zeb.

Dans des espaces découverts, on voit, d'en bas, se mouvoir des groupes qui se détachent en lignes blanches, jaunes et ponceau sur le fond rouge des constructions. Il y a là des brahmanes en jupon blanc ; des femmes à demi vêtues, chargées d'anneaux aux bras, aux mains, aux pieds ; des cavaliers, l'arc et les flèches au dos, passant sur des chevaux teints de henné ou d'indigo ; des fakirs badigeonnés de craie. Déjà les perroquets verts volent à grand bruit et poussent leurs cris, tandis que des bandes de singes gambadent sur les terrasses.

Pour fêter les jours solennels annoncés par l'astrologie religieuse, les taureaux sacrés—les petits taureaux blancs, à bosse, et aux cornes dorées, en guirlandées de fleurs—errent librement malgré l'heure matinale, et des éléphants bizarrement caparaçonnés font d'énormes trouées dans ces foules, sans blesser personne.

Près de l'eau qui coule avec lenteur, aux croyants Indous de Bénarès se mêlent ces pèlerins dont nous parlons. Ils sont venus de toutes les contrées de l'Inde, depuis le cap Comorin jusqu'au pays de Kachemyr. Plusieurs de ces braves gens ont voyagé en famille ; des bandes sont composées de la moitié des gens d'un village, éloigné peut-être de cinq à six cents lieues.

Volontiers, ces pèlerins ont revêtu le costume indiqué : vêtement de toile grossière teinte en orangé ou couleur d'ocre, et, dans ce cas, riches ou pauvres sont confondus.

Mais on peut se douter que ceux-ci sont les plus nombreux, car, à l'exemple des musulmans fortunés qui vont à la Mecque par procuration, les riches Indous font faire, moyennant finance et pour leur compte spirituel, le pèlerinage à la cité sainte et les ablutions dans le fleuve sacré.

Mentionnons encore une troisième classe de

dévôts : ce sont ceux qui viennent puiser de l'eau dans le Gange pour la transporter à travers les pays et la vendre aux croyants pour des lustrations efficaces.

Reconnaissables à leur turban rouge, et le sabre au côté, les gardiens du fleuve maintiennent le bon ordre sur tous les points.

Un frisson court dans l'air. Soudain, quelques flèches d'or pâle frappent les tours de l'observatoire élevé par le prince de Jeypour, et cette foule reste attentive et impressionnable à la sensation de la vitesse de la lumière. Ce qui n'était qu'une blanche lueur, bientôt brille et rayonne ; le soleil se lève. Une rumeur va de groupe en groupe, mêlée d'exclamations joyeuses.

Mais que veut cet homme plus basané que les autres, et dont le regard fait mal à ceux sur qui il se repose ? Déjà il entre à l'eau ; une bande de toile entoure ses reins ; ramenée par devant, elle lui fait une sorte de caleçon de bain ; son torse osseux est nu ; on dirait qu'il a avalé un tonnelet dont les cercles marquent sous sa peau ; ses bras maigres sont tendus vers sa barbe qu'il divise en deux, comme pour se donner un air naïf et bonasse, qu'il est loin d'avoir.

Tout cela n'attirerait peut-être pas encore l'attention, au milieu de cette foule étrange d'aspect et d'allures. Ce qui étonne, même les autres Indous, citadins de Bénarès et pèlerins, c'est la singulière ceinture de l'éthique personnage, une corde qui, de distance en distance, retient par le goulot d'assez grandes bouteilles.

Quelle jonglerie va donc s'accomplir dans ce pays des fakirs et des jongleurs ?

Des brahmanes, installés au bord du fleuve, sous de vastes parasols servant plus à les désigner qu'à les abriter contre des ardeurs peu sensibles encore, réunissent autour d'eux les dévôts, pour les guider, dans les formes du cérémonial et du culte à observer.

Hommes et femmes se dépouillent de la plus grande partie de leurs vêtements, et s'avancent de quelques pas dans l'eau ; ils commencent par faire au fleuve le sacrifice d'une partie de leur chevelure, chaque cheveu détaché d'une tête vaut, à celui qui l'abandonne, la rémission d'un péché.

C'est tentant.

Ces bruns Indous accomplissent, sans qu'ils s'en doutent, une sorte de confession publique, et chacun pourrait juger des remords de conscience de son voisin d'après l'entrain mis à la coupe des mèches.

Cette première manifestation satisfaite, chaque brahmane chef de groupe plonge devant ses clients, sans perdre pied ; il sort de l'eau, disparaît de nouveau jusqu'aux oreilles et lance quelques creux de main de l'élément liquide vers les quatre points de l'horizon.

Et aussitôt les fidèles, imitateurs exacts de ses gestes et simagrées, plongent et replongent avec lui.

C'est absolument édifiant. Il n'y manque que de la musique. La richesse du décor aidant, cela ferait un joli divertissement à l'Opéra.

Mais l'homme aux bouteilles fronce le sourcil. Il profite d'un moment de répit dans les pratiques aquatiques des groupes les plus proches, et, avec de grands gestes, il avance dans le fleuve comme pour faire une "pleine eau." Il doit avoir perdu pied ; toutefois, les bouteilles le soutiennent, à ce qu'il semble. Oui et non ; elles ne sont pas bouchées, et l'une après l'autre elles s'emplissent d'eau. Alors notre homme, béatement coule au fond, emporté par le courant, tandis qu'une foule fanatique, persuadée que si, dans le Gange, le corps du dévôt Indou est perdu, son âme est sauvée, applaudit des deux mains à cet excès de zèle.

Et très au loin, sur l'étendue du fleuve, la multitude occupée à son salut, devine qu'un plus hardi parmi eux tous a pris le chemin le plus court. Et les applaudissements s'étendent de proche en proche.

Avons-nous assisté à un suicide d'un nouveau genre ? Détrompez-vous. Ce fanatique est un voleur et un assassin, un fervent de la déesse Bhawanie. Il s'est laissé aller au fond du fleuve, mais il a choisi sa victime, une riche jeune fille d'Allahabad, toute parée de bracelets de prix, et il va revenir en nageant entre deux eaux pour la saisir

par les jambes, la noyer, l'étrangler par surcroît, et la dépouiller de ses bijoux.

Au milieu des siens, fait ses ablutions la belle Saghuma. Ses sœurs sont là, et aussi son père et ses deux frères. Soudain l'enfant trébuche, roule, pousse un cri et disparaît. Elle est entraînée dans un sens qui n'est pas celui du courant. On se précipite à son secours, mais l'eau devient profonde, ses frères doivent s'arrêter, faute de savoir nager. Les petites sœurs pleurent, le vieux père tout pâle sous son hâle lève les bras au ciel.

Qu'est-il arrivé ? Est-ce un crocodile qui s'est avancé si près de tant de baigneurs ? Cela s'est vu, mais d'ordinaire ces monstres se tiennent prudemment à distance. Plusieurs brahmanes interviennent. Loin de partager la consternation des proches, ils semblent plutôt disposés à donner une interprétation favorable du fait qui vient de s'accomplir.

"Le fleuve sacré a choisi la plus belle," dit l'un d'eux au père affligé.

Et les visages s'épanouissent, émerveillés ; les sourires succèdent aux larmes. C'est l'effet d'une prédilection ! quel bonheur ! Bien sûr, toute la famille de la belle enfant ressentira les effets de cette faveur.

Au-dessus de Bénarès, en remontant le Gange vers Mirzapour et à six kilomètres avant d'arriver à cette ville, se trouve, à Bendachum, le triste et fameux temple de la déesse Bhawanie : c'est là que le lendemain le père de Saghuma pourrait reconnaître, aux pieds de la statue de Bhawanie, à la faible clarté des deux lampes qui jettent quelque lueur dans le réduit étroit et sombre, sanctuaire de la terrible déesse, une partie des bijoux de sa fille, apportés en pieuse offrande par son assassin—qui l'a étranglée sous l'eau.

Et peut-être cet ignorant comprendrait-il. Nous disons peut-être.

Le crime que nous rapportons n'est pas un fait isolé. Au dire des voyageurs, attirer au fond de l'eau des femmes et des enfants pour leur ravir leurs bagues, leurs bracelets, est une industrie exercée par des misérables, après un apprentissage facile. Il y a plus : l'un d'eux eut la criminelle habileté de s'affubler d'une tête d'alligator pour en venir plus facilement à ses fins.

Sous ces apparences, il fit de nombreuses victimes ; mais, un jour, un véritable crocodile, peu endurant sur le principe de la concurrence, mit fin aux subterfuges du faux amphibie, en le coupant en deux ; et l'on eut la révélation de la chose en voyant flotter à la surface du fleuve une tête de saurien ornée des courroies servant au noyeur du Gange à s'en coiffer.

Quoi qu'il en soit, les baigneurs n'y regardent pas de trop près. Crocodiles, étrangleurs, noyeurs peuvent accomplir leur œuvre : elle se confond avec d'autres accidents très fréquents, mais dont personne ne s'émue, grâce à l'exaltation religieuse.

Cependant, tout le monde ne peut pas périr dans le fleuve, peut être même n'y tient-on pas autant qu'on le laisse croire ; mais un sentiment très général chez les Indous, c'est de considérer comme trois fois heureux de mourir à Bénarès. Que leurs dépouilles soient confiées au fleuve sacré, ou livrées aux flammes sur la rive, ceux qui abandonnent en ce lieu et la vie et leur corps, sont assurés que leur âme pénétrera, sans nouvelle épreuve terrestre, dans le paradis indou.

Tout au plus, s'ils ont été de grands pécheurs, ira-t-elle animer le corps d'un brahmane vénéré, au lieu de renaitre sous la forme peu séduisante d'un porc, d'un chien ou d'un vautour. Aussi, écrit M. L. Rousselet, ce bonheur est-il envié de tout Indou orthodoxe.

"Les gens riches, à l'approche d'une maladie grave, accourent à Bénarès dans l'espoir d'achever leur existence aux portes du paradis. Ceux que la mort surprend sont transportés dans la cité sainte, quelquefois des centaines de lieues, pour être brûlés sur le gath sacro-saint, Manmen-Kâ, au centre des quais de Bénarès."

C'est entendu : voir Bénarès et puis mourir !

En Europe, les amateurs de vastes panoramas en disent autant de Naples. Mais, au fait : le voyageur que nous venons de citer déclare que,

grâce à la largeur du Gange et à quelques particularités du site, Bénarès a un faux air de ressemblance avec l'ancienne capitale du royaume des Deux-Siciles.

DANIEL ARNAULD.

LES AFFAIRES DU SIAM

(Voir gravures)

Nous publions, en première page, une vue de Bangkok, ainsi que les portraits de l'amiral français, Humann, qui va en faire le blocus, et de M. Rolin Jacquemins, ministre et conseiller du roi de Siam, et celui du prince Duong Schack, actuellement l'hôte de la France, fils de Norodom, roi du Cambodge, et fortement soupçonné par le gouvernement d'entretenir à Bangkok une agitation anti-française.

Nous publions également le portrait de M. Grosgrin, qui a trouvé la mort dans une embuscade. Nous empruntons les renseignements relatifs à ce malheureux officier à un article de M. Henry Lafarge.

"Notre compatriote, M. Gustave Grosgrin, était un jeune fonctionnaire de vingt-neuf ans. Entré tout d'abord dans la carrière militaire au 79^e régiment d'infanterie, nous le retrouvons, en 1887, en qualité de sous-lieutenant, à Lisieux. En cinq ans, il avait trouvé moyen de faire campagne en Afrique et de préparer ses examens d'entrée à Saint-Maixent, où il recevait ensuite l'épaulette.

"Très brave, ennemi de la déprimante vie de garnison, il demanda son incorporation dans l'un des bataillons envoyés au Tonkin, où il débarqua en octobre 1888. Mais il n'y avait déjà plus grand chose à faire pour nos troupes en ce pays, il donna alors sa démission de sous-lieutenant et fut nommé inspecteur de première classe, poste mal rétribué et qui exige une grande prudence et beaucoup de sang froid.

"Depuis 1890, Grosgrin attendait impatiemment une occasion de se signaler, lorsque se produisirent les incidents du Mékong. Ce jeune fonctionnaire espérait que cette occasion allait naître enfin, chargé qu'il était d'une mission dans ces parages. C'est là qu'il devait être assassiné, à Ken-Kien, de la main même d'un mandarin qu'il était chargé de soustraire à la fureur du peuple soulevée contre lui."

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Conserves de fraises et framboises.—Prendre des fruits mûrs mais bien sains et très frais, les passer au tamis de crin, et les mettre en bouteilles (dans des demi-champagne de préférence). Boucher, ficeler et mettre les dites bouteilles dans un chaudron ou bassine de la hauteur voulue. Garnir de foin le fond du récipient et les interstices, remplir aux trois quarts d'eau et faire bouillir pendant vingt minutes. Laisser refroidir dans l'eau.

Cette recette, d'une simplicité sans égale, conserve au fruit tout son parfum. Après deux années on peut encore s'en servir pour parfumer des glaces, bavaroises, etc., etc.

Conserves de tomates.—Fendre les tomates dans leur largeur, les laver à grande eau en enlevant les semences ; les mettre dans une casserole ou chaudron étamés, avec une poignée de sel, quelques feuilles de laurier et un litre d'eau. Faire fondre doucement, à feu doux, en remuant. Verser les tomates bien fondues et très chaudes sur un tamis. Egoutter d'abord et passer ensuite. Mettre en bouteilles, absolument comme j'ai indiqué pour les conserves de fraises dans le précédent numéro, et cuire selon la même indication.

La "cuisson" peut-être également gardée en bouteilles. Elle sert pour relever les sauces quand la purée de tomate n'est pas nécessaires.

Les tomates entières se conservent à l'eau salée, légèrement vinaigrée, dans des bocaux recouverts de graisse.

NOTES & FAITS

Devoirs des enfants

Les enfants doivent cacher les défauts de leurs parents, comme ceux-ci doivent éviter de publier ceux de leurs enfants. Ils sont tenus aussi de supporter leur mauvais humeur, se rappelant les sacrifices de tout genre qu'ils ont faits pour eux. Ils doivent les soulager. Vieux ou malades, les parents ont droit au respect et aux soins de leurs enfants, qui ne doivent pas calculer avec eux.

* * * *

La porte Kent

La plaque qui recouvre la cavité pratiquée pour recevoir la pierre angulaire de la porte Kent, à Québec, porte l'inscription qui suit :

PIERRE ANGULAIRE
de la
Porte Kent
Posée par Son Altesse Royale,
La princesse Louise,
Le 11^{me} jour de juin 1879,
En présence du
Marquis de Lorne,
Son noble époux,
Et du
Gouverneur-Général de la Puissance
du Canada

* * * *

La barbe

Le musée Petrowski, d'Astrakan, vient de faire acquisition d'une curieuse médaille datant du temps de Pierre le Grand et constituant un reçu en vertu duquel il était certifié que le porteur avait payé une certaine somme pour avoir le droit de porter la barbe et les moustaches.

On sait que la suppression absolue du port de la barbe et de la moustache constituait une des mesures par lesquelles Pierre tentait de rapprocher son peuple des usages de l'Europe occidentale.

La médaille en question porte, d'un côté, un dessin en relief représentant une barbe et des moustaches, mais sans la figure correspondante. Le revers porte simplement : "Argent reçu."

Recommandé aux gouvernements dont la caisse est vide et qui sont en quête de nouveaux impôts.

* * * *

Un bon conseil

Supposez un instant que vous soyez à la campagne—je voudrais bien y être, par ces chaleurs!—et que vous vous promeniez en forêt.

Survient un orage; que ferez-vous? Ceci n'est point une devinette.

Vous devrez forcément vous abriter sous un arbre. Mais lequel choisirez-vous de préférence pour vous préserver?

Mieux vaut le hêtre que le chêne. Il faut choisir généralement les arbres à feuilles poilues ou ciliées, de préférence aux arbres à feuilles lisses et glabres. Le danger de la foudre, pour les arbres, dépend non seulement de leur hauteur, mais de leur conductibilité. Or, tout le monde connaît le pouvoir des pointes. Les poils ou cils des feuilles velues jouent, en temps d'orage, le rôle de petits paratonnerres naturels et empêchent qu'il se ne forme dans l'arbre une forte tension électrique.

* * * *

Les richesses du Canada

Choses dont le Canada peut se vanter : Le Canada est le premier pour l'étendue de ses canaux; le second pour la production du cuivre; le troisième pour la grandeur de son territoire; le cinquième pour sa marine marchande; le huitième pour le nombre de milles de ses chemins de fer; le neuvième pour la production du charbon parmi les pays carbonifères; le dixième, enfin, pour la

production du fer. C'est là toute la richesse produite.

Le Canada, dans son état actuel non développé, est dans une position meilleure que les autres pays.

Les plus grands gisements de charbon de l'univers sont au Nord-Ouest; les sources les plus riches de pétrole se trouvent sur les rivières MacKenzie et Arthabaska; la plus grande mine de cuivre est à Sudbury; le meilleur minerai de fer est dans la Nouvelle Ecosse, et le Canada, somme toute, possède un approvisionnement suffisant pour l'univers entier.

* * * *

La question des places au théâtre

Pourquoi ne placera-t-on pas, dans les salles de spectacles, le public suivant sa profession, sa position ou ses aptitudes?

Vous allez voir comme ce serait rigouillard si on suivait ce système. On mettrait :

Les magistrats, au parquet,
Les académiciens, aux fauteuils.
Les jardiniers, au parterre.
Les concierges, dans les loges,
Les orateurs, au balcon.
Les femmes qui sont jolies, aux avant scènes.
Les médecins, à l'amphithéâtre.
Les agents de change, dans la coulisse.
Les restaurateurs, au buffet.
Les asthmatiques, dans le trou du souffleur.
Les musiciens, à l'orchestre.
Les maître-nageurs, dans les baignoires.
Les canotiers, sur la scène.
Les cocottes, au poulailler.

* * * *

Quel est l'âge le plus charmant de la femme ?

Douze ans.—Assurément.

C'est la femme vue par le petit bout de la lorgnette, avec toutes ses grâces et sans aucune de ses perfidies.—Après, vient l'âge ingrat et déformant.—Puis ensuite, l'âge reconstituant, qui est aussi, hélas! celui de l'ingratitude.

Fille à douze ans est un œuvre parfait,
Un abrégé des dons de la nature :
D'être accomplie elle nous fait l'effet.
Femme déjà, femme en miniature.

Douze ans, douze ans ! c'est une majesté
Aux pieds de qui tout le monde s'incline ;
Qui, sans calcul, par réciprocité,
Se fait pour nous gracieuse et câline.

Age candide, aux purs ravissements,
Age charmant que ne connut pas Eve,
Age soustrait aux périlleux tourments,
Avec lequel l'esprit du mal fait trêve !

Blondinette ou brunette à l'œil mutin,
Quand elle n'est pas du ciel occupée,
Ne réclame pas encore un pantin.
Il lui suffit encor d'une poupée.

ALCESTE.

* * * *

La jeune fille fin de siècle

Connait tout : parle de tout ; tend la main à tous les jeunes gens. Grande désinvolture ; aplomb imperturbable. Peu de tact, encore moins d'éducation. Tutoie ses parents.

Court beaucoup par la ville. Signe particulier : ne rougit jamais.

Rougir, c'était bon pour nos aïeules ; la jeune fille fin-de-siècle ne baise pas même les yeux. Et pourtant, la jolie chose que la timidité, et quel sûr indice de la délicatesse et de la pureté d'une âme que ce trouble soudain, se trahissant par la rougeur des joues et du front, et forçant les paupières à s'abaïsser ! Que faut-il penser de la pureté et de la délicatesse de la jeune fille fin-de-siècle, qui ne sait plus rougir ? A vrai dire je la crois fort gâtée par des contacts dangereux par des lectures peu avouables et aussi, hélas ! par des conversations, entendues et difficilement qualifiables. La responsabilité de la plupart de ces maux doit être supportée par les parents, dont beaucoup manquent à leur devoir de surveillance et dont plusieurs permettent ou tiennent eux-mêmes devant leurs filles des propos intolérables.

La jeune fille fin-de-siècle dédaigne absolument les vulgaires occupations du ménage. Peut être serait-

le bon, toutefois, de lui rappeler qu'au siècle dernier les jeunes filles pensionnaires de l'Abbaye-aux-Bois, près Paris, un couvent de France, apprenaient à soigner le rôti, à préparer les cataplasmes, à tenir leurs comptes; elles surveillaient le balayage des chambres, allumaient les lampes, faisaient le service de la porte, s'occupaient à la lingerie, distribuaient les provisions, et tout ceci ne les empêchait pas d'être fort élégantes et de connaître les belles manières.

Mais puisque cette éducation date du siècle passé, elle n'est bonne qu'à faire sourire. Heureusement, il est encore des mères qui ne permettent pas à leurs filles de se montrer fin-de-siècle, qui les élèvent en vue d'une vocation toute de devoirs, quelle qu'elle puisse être.

Et aussi, il est tout indiqué que les jeunes filles fin de-siècle épouseront,—si elles épousent,—les jeunes gens fin de-siècle. C'est fort bien, et il n'y a rien à redire à cela. "Je conseille à un sot de n'épouser qu'une sotte," a écrit un jour Alphonse Daudet. Je suis complètement de son avis.

* * * *

Catherine II de Russie



Cette femme extraordinaire naquit à Stelling, en Prusse, le deuxième jour de mai 1729 et fut emmenée par sa mère, Elizabeth, à l'âge de dix-huit ans, pour être unie au grand duc de Russie. Elle abjura la religion luthérienne et renonça à ses noms Sophie, Augusta et Frederica pour prendre ceux de Catherine, Alexina. Son mari devint czar de Russie sous le nom de Pierre III, mais il ne régna pas longtemps, car on prétend qu'il fut assassiné à l'instigation de Catherine. Elle régna ensuite seule, de 1763 à 1796. Ses guerres, ses essais de réforme, la protection qu'elle accorda aux lettres, aux sciences et à la philosophie, son rôle diplomatique, firent oublier ses violences, son despotisme et sa dépravation.

LE CHERCHEUR.

NOUVELLES A LA MAIN

M. Prud'homme à la promenade :

—Paris est bien grand, mais il ne faut pas chercher longtemps pour trouver une fille perdue.

* *

Logique d'enfance.

—Maman, une robe demi-deuil, ça se porte-t-il quand votre mari est à moitié mort ?

* *

Une indiscretion regrettable :

—Papa, est-ce que toutes les feuilles des arbres c'est des feuilles vraies ?

—Mais oui, mon enfant. Il faut manquer de jugement pour faire une pareille question.

—Alors, c'est pas comme maman, qui met des cheveux le matin.

FEUILLETON

MANQUANT

FEUILLETON

MANQUANT

CHOSSES ET AUTRES

— Il existe plusieurs plantes marines qui atteignent une longueur de 500 verges.

— Une taxe de \$2 par an a été imposée en France sur tous les pianos des particuliers.

— Les organes olfactifs des dindons et des vautours sont si développés qu'ils peuvent sentir leur nourriture à une distance de quarante milles.

— Le buffle n'est pas aussi prêt de disparaître qu'on le prétend généralement. Si les rapports sont exacts il y aurait 10,000 bisons vivants.

— Quand un Chinois sauve la vie d'un de ses semblables, il est contraint par la loi de l'entretenir pour le reste de ses jours.

— Pendant les cinquante dernières années, 9,000,000 d'Anglais ont émigré de la mère-patrie. Dix pour cent à peine sont retournés en Angleterre.

— On compte sur une bonne récolte de houblon dans le townships de l'Est, dans l'île du Prince-Edouard et dans l'Ouest de l'Ontario.

— Deux fermiers des environs de Perth ont été condamnés respectivement à \$20 et \$30 d'amende pour n'avoir pas livré du lait pur à la fromagerie.

— Un inventeur japonais a trouvé le moyen de diminuer les difficultés de relever le vote des assemblées délibérantes. Au moyen d'un mécanisme de son invention chaque votant donne son vote en pressant sur un bouton fixé à son pupitre.

— La Nature signale l'existence, à l'île Maurice, d'un tortue gigantesque qui pèse 330 lbs, a une carapace de 2 verges 2 pieds et demi de diamètre et une hauteur, en marche, de 2 pieds 9 pouces et demi.

Cette tortue, en 1840, lorsque l'île Maurice se rendit au Anglais, vivait dans la cour de la caserne d'artillerie de Port-Louis. A cette époque, d'après les témoignages du temps, l'animal était déjà fort âgé. On lui donne aujourd'hui environ deux siècles.

DES MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCCURSALE A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal" de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc.; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

Jeux d'esprit et de combinaison

CHARADE

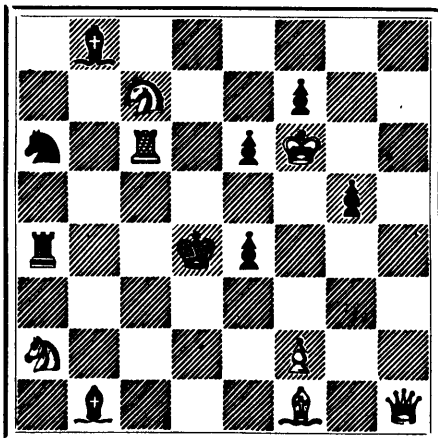
Le chasseur vif et sans adresse
Fait l'un souvent et sans succès.
Un dieu jadis proscrit du céleste palais,
Des hommes, avec l'autre adoucit la rudesse.
Le bâton à la main dans ton infirmité,
Si de l'entier tu veux tirer utilité,
Coclès, et des passants obtenir les largesses,
Tête nue, à genoux, chantant avec gaiété,
Qu'humblement est entier à tous soit présenté,
Grand nombre dans ton sein répandra ses richesses.

ENIGME

Des ris, des jeux, je suis la source,
Je fais des malheureux la dernière ressource,
Un dévot attentif me conserve avec soin,
Et de sa jalousie il me rend le témoin.
C'est de moi que l'amour emprunte ses délices,
Je sers à la vertu, je me prodigue aux vices.
Souvent j'échappe, on le sait bien,
Et l'on gémit de mon absence.
On me regarde comme rien,
Quand on jouit de ma présence.
Sexe inquiet, retenez bien ces mots :
Trop de ménageement me met souvent en fuite,
Et je suis bientôt détruite,
Quand d'un soin importun on trouble mon repos.

No 114—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. Emile Pradignat, France
Noirs—9 pièces

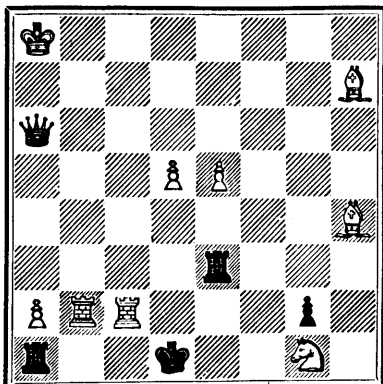


Blancs—7 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No. 115—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. J. N. Babson, Montréal
Noirs.—4 pièces



Blancs—10 pièces

Les blancs jouent et font mat en 2 coups

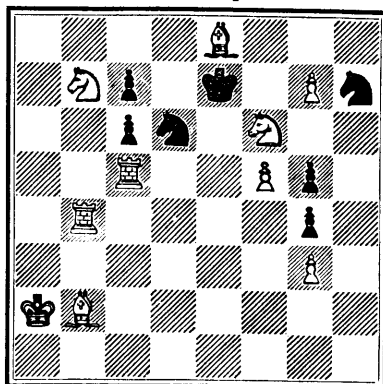
Solution du problème d'Echecs No 113

Blancs Noirs
1 T 1 TD 1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.

Solutions justes par MM. N. Landry, J. Corbeil, Montréal; Un amateur, St-Henri

No 116.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. E. B. Schwann
Noirs.—7 pièces



Blancs.—10 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

Solution de l'énigme.

Le mot est : Pouls.
Solutions justes par Mlle I. E. Longpré,
Mlle Dina Ayotte, Québec; Chs Lupien,
H. Dupont, Montréal.

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

Grande Attraction

Notre grande vente de déménagement est un succès sans précédents dans les annales du commerce de Montréal. Nous remercions bien cordialement nos pratiques et le public en général du bienveillant encouragement qu'ils nous ont donné et nous espérons que cela continuera à l'avenir, comme par le passé.

Nous donnons encore d'ici au premier août un escompte de

10 A 75 PAR CENT

dans tous les départements afin de favoriser ceux qui n'ont pas pu faire leurs achats jusqu'à présent. Ainsi donc, hâtez-vous de venir faire votre choix avant le premier du mois, pour pouvoir profiter des grands avantages que nous offrons dans tous les départements.

N'OUBLIEZ PAS

Que l'escompte dans tous les départements est de

10 a 75 PAR CENT

Demandez notre catalogue

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Sell Tel. 2193

Federal Tel. 53

Lapres & Lavergne

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. N. Lapres appartenait autrefois à la maison W. Notman et Fils.—Portraits de tous genres et aux prix courants.

Téléphone Bell, No 7233

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.



A LA DERNIERE PERIODE. 8
BENTON, LAF., Co., Wis., déc. 1888.

Le Revd. J. C. Bergen rend témoignage sur ce qui suit: "James Rooney qui souffrait de la danse de St. Guy à la dernière période fut soigné durant un an et quart pour le moins par plusieurs médecins sans aucun résultat. Deux bouteilles du Tonique Nerveux du Père Koenig l'ont parfaitement guéri."

L'EXPERIENCE D'UN CURE CANADIEN.
ST-PAULIN, P.Q., 10 fév. 1890.

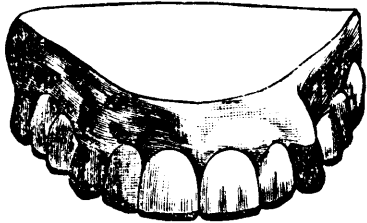
Je suis heureux de pouvoir rendre mon témoignage sur l'excellence du Tonique Nerveux du Père Koenig. Souffrant depuis longtemps d'une débilité nerveuse due à la Dyspepsie, j'ai éprouvé un changement radical en moi en faisant usage de ce remède; non seulement sur les nerfs mais la dyspepsie disparaît promptement. Avec ce remède on a obtenu des guérisons semblables chez quelques-uns de mes confrères. Je le considère tout à fait effectif et propre à guérir toutes les maladies nerveuses et celles provenant de la même cause.

J. E. LAFLECHE, Curé.

GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, si les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer. Ce remède a été préparé par le Rev. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E.U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la **KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.** A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

Au Canada, par Saunders & Co., London Ont.; E. Léonard, 113, rue St-Laurent Montréal, Qué.; La Roche & Cie, Québec

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entre tient le scalp en bon état, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien
129 rue St-Laurent.

A. LEOPRED

(Gradué de Laval et de McGill)

INGENIEUR DES MINES

Bureau principal: Québec; Succursales: Sherbrooke; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes.

— Pour tout ce qui a rapport aux mines —

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

Demandes de brevets d'invention, marque de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'étranger

Saint-Nicolas, journal illustré pour saint le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr. Union Postale, un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Souffles, Paris, France

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons. En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille. Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

Un sentiment de satisfaction et de confort, voilà ce qu'on se procure en prenant du

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Il stimule et soutient, reconforte et restaure.

7698

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Merceries et chapelleries pour les chaleurs. Habits légers, en alpaca et en soie. N. B — Ordres de la campagne remplis avec soin. Une visite est sollicitée.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

" WESTERN "

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1892.....	2,567,061
Fonds de réserve.....	1,095,000

J. H. ROUPE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques
ARTHUR HENRI, Agent du dept français. PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

PACIFIQUE CANADIEN

L'EXPOSITION UNIVERSELLE!

EXCURSION

CHICAGO

11 ET 12 AOUT

\$18.00

ALLER ET RETOUR

Bons pour revenir de Chicago jusqu'au 21 août

DEUX CONVOIS PAR JOUR POUR CHICAGO

Chars dortoirs pour touristes

Allant directement à Chicago, partent de la gare Windsor, les mardis, mercredis, jeudis et samedis, à 8.25 a. m. Prix par chambre \$1.50

A partir du 1 août, le train du Sault Ste-Marie quittera la gare de la rue Windsor à 9 20 p. m. tous les jours.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST-JACQUES
COIN DE LA RUE ST-FRANCOIS XAVIER.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 22 juillet 1892

30,889

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques
MONTREAL

La PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

DOMINION PIANOS.

Pas d'agents. Veuillez vous adresser directement au magasin. Visite et correspondance sollicitées.



Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales

les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

— ET LA —

Fermets des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTE ET BEAUTE !

1 boîte, avec notice, \$1; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine
MONTREAL Tél. Bell 6519

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

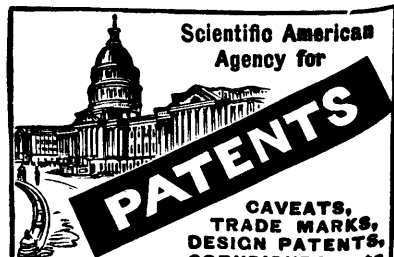
(Block Barron)

VICTOR ROY. L. Z. GAUTHIER.
Téléphone no 2113.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada.

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois. Recevront gratuitement le feuilleton en cours de publication "Les deux Mariages de Cécile."



For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., Publishers, 361 Broadway, New York City.